

PRÉFACE

L'œuvre de folkloriste de François Duine, bien que remarquable, n'avait pas, jusqu'à présent, bénéficié de la notoriété qu'elle méritait. En effet, si la bibliographie de ses publications, qui figure à la fin du présent ouvrage, est pour le moins impressionnante, il s'agit pour l'essentiel d'articles — plus de 300 — dispersés dans des journaux et revues, auxquels il manquait d'avoir été rassemblés en volume. Voilà une lacune désormais comblée grâce à la ténacité de Jean-Pierre Mathias qui, depuis de longues années, se passionne pour les collectes de François Duine et bien plus largement pour le patrimoine oral de la Haute-Bretagne que, lui-même conteur, il s'attache à faire connaître et à transmettre. Il nous invite à découvrir une œuvre aux multiples facettes et un homme de grande culture. Féru d'hagiographie, qui demeure l'élément privilégié de ses travaux, Duine s'intéresse aussi très tôt au parler de Dol et aux traditions populaires de tous ordres que les éditeurs de ce volume ont judicieusement pris le parti de regrouper par thème pour en faciliter la consultation. Doté d'une attention toujours en éveil, Duine fait preuve d'une belle ouverture d'esprit car, si son cher pays de Dol est naturellement au cœur de ses recherches, il n'hésite pas à recueillir des contes péruviens auprès de l'un de ses élèves venu de Lima ou à noter des traditions au fil de ses différents déplacements et de ses rencontres. Il a également collecté à Plougasnou, sur la côte du Trégor finistérien, où le conduit sa rencontre avec Elvire de Cerny. Cela nous vaut, dès 1896, des *Cojou Breiz (Causeries bretonnes)* qu'il publie sous le pseudonyme d'Henri de Kerbeuzec.

Cet ouvrage qui compile l'ensemble de ses articles, reprend également de précieuses notes manuscrites et inédites, restées confinées dans son fonds d'archives heureusement conservé à la bibliothèque universitaire de Rennes-centre. Voilà qui permet enfin de mesurer à sa juste valeur l'ampleur et la qualité de l'œuvre de celui qu'Arnold van Gennep considérait comme « l'un des meilleurs folkloristes bretons » — l'adjectif « bretons » n'est-il pas quelque peu réducteur ? Elle méritait pleinement de prendre place dans la collection du « Patrimoine oral de Bretagne » dont elle constitue le dixième volume. Initiée par Dastum, le Centre de recherche bretonne et celtique (UBO Brest) et les Presses universitaires de Rennes, elle a été ouverte, en 2010, par la collecte de chants de François Cadic qui est, comme Duine, l'un de ces nombreux prêtres et religieux qui ont contribué à recueillir et à valoriser ce que l'on appelle aujourd'hui le patrimoine culturel immatériel.

Duine et Cadic ne semblent pas s'être croisés, ni physiquement ni intellectuellement, ce qui ne manque pas de surprendre, tant leurs parcours sont comparables, avec un très léger décalage, Cadic étant de six ans l'aîné de Duine : une origine rurale modeste — plus modeste encore pour Duine —, une ascension sociale grâce aux études au petit puis au grand séminaire, la prêtrise, l'enseignement en collège, la fréquentation d'instituts d'enseignement supérieur à Paris : tous deux ont ainsi suivi ponctuellement des cours à la Sorbonne et à l'École des hautes études où Cadic est, de 1891 à 1894, l'élève d'Henri Gaidoz. De son côté Duine apprécie les leçons de Gaston Paris au Collège de France : « cet illustre savant, ce fin lettré, cet esprit si libre mais si délicat, était mon héros », écrit-il à propos de celui auquel on doit d'avoir édité, dès 1866, les principes méthodologiques d'une édition rigoureuse des documents oraux.

Duine et Cadic ont en commun un même intérêt pour l'histoire et, bien entendu, pour un patrimoine oral dans lequel ils ont eux-mêmes baigné dans leur enfance. Si Cadic collecte dans un pays vannetais qui,

jusqu'aux années 1890, reste largement ignoré et même dédaigné par les grands collecteurs, que dire du pays de Dol, et plus largement de la Haute-Bretagne, trop longtemps laissée pour compte dans une Bretagne qui se résume à la seule Basse-Bretagne bretonnante. Le docteur Alfred Fouquet semble être le premier, dans *Légendes, contes et chansons du Morbihan* (1857), à défendre l'existence d'une identité culturelle propre au pays gallo, mais il faut attendre le dernier quart du XIX^e pour que les Sébillot, Orain, etc., s'appliquent enfin à en recueillir, de manière plus systématique, les chants, contes et autres traditions populaires. Il convient toutefois de souligner la place particulière qu'occupe Elvire de Preissac, comtesse de Cerny qui, née à Roscoff en 1818, a séjourné de longues années aux environs de Dinan. Elle fait figure de pionnière quand elle publie, dès 1861, *Saint-Suliac et ses traditions*. Elle se retire ensuite à Plougasnou où Duine vient lui rendre visite en 1893. Nul doute que la « doyenne du folklore français » ne l'ait conforté dans son intérêt pour la collecte du patrimoine oral. En retour, il la persuade d'éditer un nouveau recueil, *Contes et légendes de Bretagne*, qui paraît en 1899, quelques mois seulement avant sa mort.

Tout rapprochait Duine et Cadic et l'on peut légitimement s'interroger sur les raisons de leur non-rencontre — si tant est qu'il y en ait ? Que l'un soit bas Breton (Vannetais), l'autre haut Breton ? Ce n'est évidemment pas suffisant. Faut-il regarder du côté de l'engagement politique de l'abbé Cadic qui est, dans les années 1890, un promoteur actif de la démocratie chrétienne, ce qui le conduit à être un proche des Lemire, Naudet et autres abbés démocrates, ou d'un Marc Sangnier, fondateur du *Sillon* en 1899 ? Il participe aussi à l'aventure de la création du journal *Ouest-Éclair* par l'abbé Félix Trochu. Si ce dernier n'a pas, loin s'en faut, l'estime de Duine, cela vise l'homme d'affaire qu'il est devenu et non ses idées. Duine évoque d'ailleurs « l'esprit nouveau (cette locution fit florès en 1894) [qui] s'introduisit chez nous pendant les quinze dernières années du XIX^e siècle » avant de préciser : « Trois choses le caractérisent : une adhésion sincère à la République, une compréhension des œuvres sociales, une sympathie pour les recherches intellectuelles. » Ces propos ne seraient pas désavoués par Cadic qui, en 1897, crée l'œuvre de la « Paroisse bretonne de Paris » dont il se déclare le « directeur ». Après la dissolution de l'Oratoire en 1903, Duine aurait lui aussi souhaité obtenir un poste — même modeste — dans la Capitale, ce qui lui aurait permis de poursuivre ses recherches et de maintenir les relations intellectuelles qu'il y avait tissées. Ce sera pour lui une belle désillusion. Il habite alors quelque temps chez son frère qui travaille à la gare Montparnasse, à deux pas de l'église Notre-Dame-des-Champs et du boulevard Raspail où se trouvent les locaux de la Paroisse bretonne de Paris.

Volontiers frondeurs, inclassables et quelque peu atypiques, Duine et Cadic ont en commun d'être des électrons libres, ce qui ne saurait bien entendu convenir à leur hiérarchie. Les nombreux pseudonymes sous lesquels se cache Duine (Fra Deuni, Henri de Kerbeuzec, etc.) laissent à penser que son travail de folkloriste n'était pas toujours bien perçu. Ne collabore-t-il pas à la *Revue des Traditions populaires* d'un Sébillot, républicain convaincu ? N'est-il pas un proche de Georges Dottin qui, à la suite de l'affaire Dreyfus, s'investit dans le parti radical rennais ? En 1914, Duine se voit même interdit de publication par ses supérieurs. Il commence alors à rédiger des cahiers, et entreprend de rassembler des « lettres et notes », relatives notamment à la Première Guerre mondiale, convaincu de leur importance pour témoigner plus tard d'événements dont, en historien, il mesure toute la portée. On retrouve le même souci chez Cadic qui s'adresse aux lecteurs de la *Paroisse bretonne* : « Gardez précieusement, chacun d'entre vous, ce que le hasard de la correspondance vous confie ; notons les faits importants qui nous sont révélés [...] Quand la guerre sera terminée, nous contribuerons, par l'apport de notre petit trésor, à la formation du trésor commun. »

Mais là où les divergences de vue des deux prêtres sont évidentes, c'est dans leur vision des collectes et de leur utilisation. Issu d'un milieu où l'oralité est prégnante, initié à la culture classique, écrite, par ses études, Duine est, comme Cadic, bien placé pour constater que la tradition orale véhicule des thèmes déjà présents dans l'Antiquité ou dans les vies de saints. Il se dit même « persuadé qu'on ne comprend pas la formation des anciennes vies de saints sans connaître le folklore vivant et la manière dont les mythes naissent et se transforment parmi les paysans ». La question des « contacts » entre histoire et traditions populaires, des liens entre oral et écrit l'amènent naturellement à s'interroger sur leur mode de diffusion : procèdent-ils l'un de l'autre ? Relèvent-ils de cheminements parallèles, croisés ? Autant d'interrogations qu'il aborde avec un regard critique et rigoureux. Pour Duine, le folklore est, en effet, de l'ordre de l'érudition et de la science, ce qui le conduit

à collaborer activement à des revues savantes telles que la *Revue des Traditions populaires* (dès 1893) ou les *Annales de Bretagne* (à partir de 1896). Il est en relation avec Georges Dottin, Joseph Loth ou Anatole Le Braz, autant de noms qui comptent à l'université de Rennes. Influencé par un Gaston Paris, il l'est également par l'abbé Jean-Pierre Rousselot qu'il rencontre à Dol en 1895. Il se dit même avoir été « initié » par celui qui, en 1893, a contribué à fonder la Société des parlars de France. Le linguiste enseigne alors la phonétique expérimentale à l'Institut catholique de Paris où il sera, par ailleurs, le collègue de Cadic qui, en 1897, vient y occuper la chaire d'histoire laissée vacante par son titulaire. Même si, dans la publication de ses chants et contes, Cadic demeure plutôt fidèle à ses sources, il ne cherche nullement, malgré sa solide formation d'historien, à faire œuvre scientifique. En 1894, il confie quelques chansons à *Mélusine*, la revue que dirige Gaidoz, mais se montre très vite réservé vis-à-vis du caractère élitiste de telles publications. La littérature orale y est, écrit-il, l'affaire de « quelques érudits, quelques revues hors de prix, inconnues de la masse ». Pour lui, il est donc clair que la collecte ne saurait être une fin en soi. C'est d'abord un moyen d'apostolat : conserver vivantes la langue et les traditions, orales en particulier, est le plus sûr moyen de conserver la foi chrétienne chez les Bretons émigrés à Paris.

D'une manière générale, rares sont en définitive les prêtres qui, comme Duine, collaborent, en matière de folklore, à des revues savantes : les Vannetais Pierre-Marie Lavenot ou Jérôme Buléon écrivent ponctuellement dans la *Revue des traditions populaires* comme le chanoine Jean-Marie Abgrall qui fut en outre vice-président puis président de la Société archéologique du Finistère et que l'on connaît surtout pour ses travaux sur l'architecture et l'art religieux. Réalisée, comme celle de Cadic, entre 1892 et la Première Guerre mondiale, la collecte de Duine se situe dans une période mouvementée, marquée par l'affaire Dreyfus (1899), l'interdiction de la prédication en langue bretonne (1902), la loi de séparation des Églises et de l'État (1905), sans oublier, en cette même année, l'avènement du personnage de Bécassine. 1899 voit par ailleurs la naissance du mouvement néodruidique et, tandis que le mouvement breton se met en place, l'intérêt des intellectuels bretons se déplace peu à peu vers la langue, la littérature, la politique. La démarche devient plus militante, à l'exemple de celle de l'abbé Jean-Marie Perrot, fondateur en 1905 du mouvement du *Bleun Brug*. Duine est d'ailleurs redevable de la légende de saint Hervé à Lanrivoaré (*Revue des traditions populaires*, 1902) à celui auquel on doit le projet du *Barzaz Bro Leon* qui constitue la matière du troisième volume de la collection du Patrimoine oral de Bretagne.

Au tournant du xx^e siècle, l'intérêt pour les traditions populaires change, le mot « folklore » prend même une connotation quelque peu péjorative. En 1905, Théodore Botrel (né à Dinan en 1868) crée à Pont-Aven la « Fête des ajoncs d'or », premier exemple de « fête folklorique » où, répondant à un souci du pittoresque qu'encourage un tourisme en plein essor, les élites reprennent à leur compte, pour les mettre en scène, les costumes ou les danses que les ruraux abandonnent.

La Première Guerre mondiale met un sérieux coup d'arrêt à ce que certains considèrent comme un « âge d'or » des collectes. L'un des symboles en est la disparition de la *Revue des traditions populaires* qui, en 1918, ne survit pas à celle de son fondateur, Paul Sébillot. Considérés comme des érudits éclairés, souvent comme des amateurs dont la collecte est un simple passe-temps, les folkloristes resteront alors dans l'ombre. Ce n'est qu'au cours des dernières décennies qu'ils ont retrouvé la place qui leur revient dans l'histoire de l'ethnologie de la France, une discipline qui s'est constituée en s'affranchissant du folklore dont elle était pourtant issue. C'est sans doute ce qui explique que les collectes de Duine, comme celles de Cadic, soient longtemps restées connues de quelques spécialistes ou passionnés. Si une association François Duine voit le jour en 1954 et fait paraître en 1963, les *Légendes du pays de Dol en Bretagne*, il aura fallu attendre le centenaire de sa disparition pour que soit enfin publié l'ensemble de ses collectes : elles ne manqueront pas de venir enrichir la connaissance du folklore de la Haute-Bretagne qui, au cours des dernières décennies, a su démontrer qu'il n'avait rien à envier à celui de sa voisine bretonnante.

Fañch POSTIC